



DOMAINE DE  
CHAMARANDE

À PARTAGER EN ESSONNE

ARCHIVES  
DÉPARTEMENTALES

le  
PAPYVORE

1<sup>er</sup> semestre 2015 - n°41

# édito

Le Département de l'Essonne travaille chaque jour à mieux faire connaître et apprécier de tous les Essonnais les richesses historiques et patrimoniales de notre territoire. Ce numéro 41 est l'occasion de présenter différentes immigrations en Essonne à travers une exposition sur le Chili présentée en 2013

« i Presentes ! » et revisitée en 2015 avec des objets évoquant le lieu de vie de ces Chiliens maintenant Essonnais mais aussi un dossier pédagogique sur l'immigration des Géorgiens à Leuville-sur-Orge, et le parcours du peintre Nicolas Tarkhoff qui séjourna de 1911 à 1930 à Orsay. Vous redécouvrirez l'importance des témoignages oraux pour écrire une histoire proche avec le travail de l'association *Regarde* par le biais de l'exposition sur le Chili ainsi que le travail de l'association *Cinéma* pour préserver le patrimoine cinématographique amateur essonnien depuis 1999.

Bonne lecture à tous.



**François Durovray**  
Président du Conseil départemental de l'Essonne



**Aurélie Gros**  
Vice-présidente déléguée à la culture, au tourisme et à la coopération décentralisée

## actualités

3

*Barres parallèles* de Michel Vaucaire, illustré par Foujita

4

Le Domaine de Cheptainville, une aventure de poires et de pommes à croquer

6

i Presentes ! Mémoires des exilés chiliens



## outils et méthodes

8

Les Géorgiens de Leuville-sur-Orge, une immigration singulière

11

Paléographie

15

Le cinéma amateur en Essonne : un patrimoine historique à préserver



## patrimoine local

19

Nicolas Tarkhoff (1871-1930)

20

Retour sur l'hommage d'Orsay à Nicolas Tarkhoff



ISSN 1620-4662

Directeur de la publication : François Durovray

Directeur de la rédaction : Pierre Quernez

Coordination : Hélène Collomb, Véronique Guasco

Rédaction : Brigitte Adde, Laurence Bazin, Emmanuel Defrance, Juliette Ferdinand Ferno, Véronique Guasco, Irène Jonas, Catherine Lambert, Jean-François Noël, Catherine Sironi, Corine Vazquez

Photographies : Alain Bianco, Cineam, Irène Jonas, Yves Morelle,

Jean-François Noël, Lisbeth Porcher

Création graphique : Véronique Douliez-Sala

Mise en page : Émilie Chicart - Impression : Imprimerie départementale

Email : archi91@cg91.fr - Téléphone : 01 69 27 14 14 - Télécopie : 01 60 82 32 12



# Barres parallèles de Michel Vaucaire, illustré par Foujita

À l'occasion de l'acquisition par les Archives départementales d'un ouvrage de poésie illustré par Foujita, Anne Le Diberder, responsable de la Maison-atelier Foujita à Villiers-le-Bâcle revient sur cet aspect peu connu de son œuvre.

Les Archives départementales viennent d'acquérir un livre rare illustré par Foujita (1886-1968), édité à Paris en 1927.

Ce recueil de poèmes, intitulé *Barres parallèles*, est remarquable à plus d'un titre. Il est l'œuvre de Michel Gabriel Vaucaire (1904-1980), aujourd'hui méconnu, qui fut critique d'art, poète, écrivain et essayiste. Il fut également un remarquable parolier au service des plus grands noms de la chanson française, on lui doit le célèbre « Non je ne regrette rien » interprété par Edith Piaf. Il fut par ailleurs l'époux de la

« Dame Blanche de Saint-Germain-des-Prés », Cora Vaucaire.

Dans les années 20, Michel Vaucaire fréquente les artistes de Montparnasse, il est l'ami de toutes les avant-gardes. Sa passion pour l'Extrême-Orient le conduit naturellement vers Foujita à qui il consacre une étude en 1923, la première pour cet artiste. Le manuscrit de cet ouvrage fait partie des collections de la Maison-atelier Foujita à Villiers-le-Bâcle.

Une amitié se noue entre les deux hommes et c'est avec enthousiasme que Foujita accepte d'illustrer



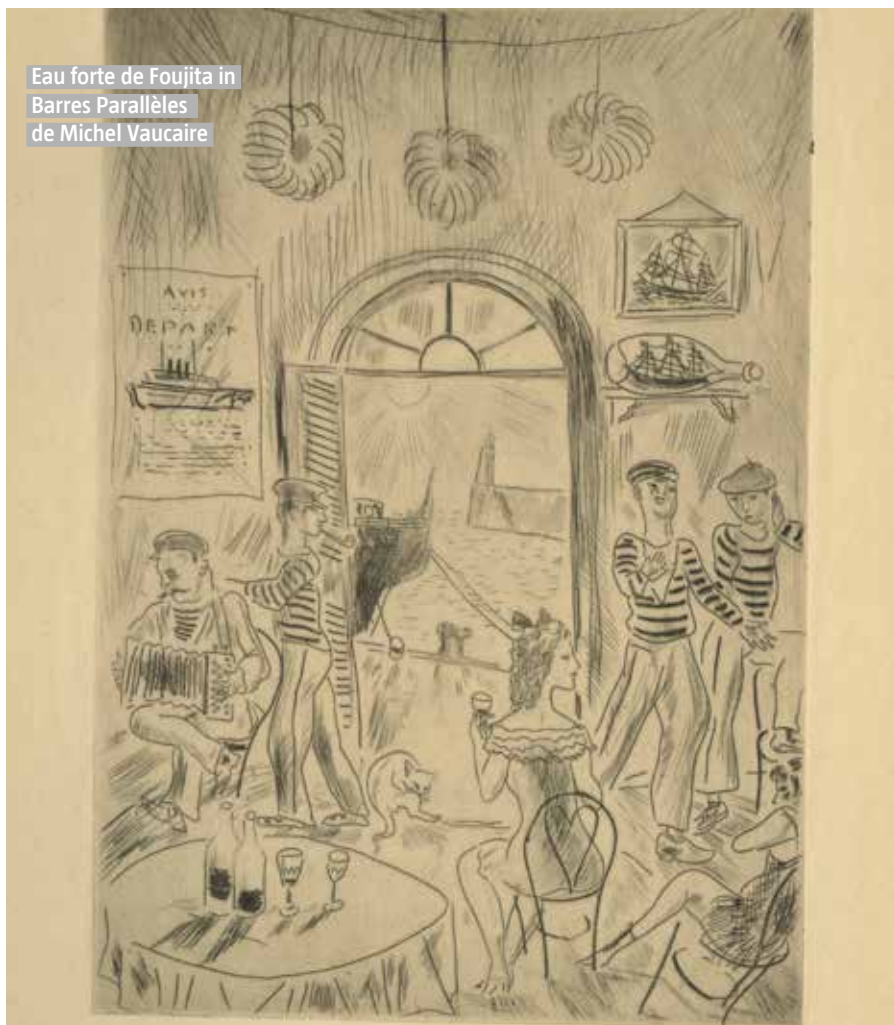
par cinq eaux-fortes le recueil *Barres parallèles*.

Comme à son habitude, l'artiste donne ici une interprétation toute personnelle du texte : à la gaieté des strophes de Michel Vaucaire, répond la fraîcheur presque naïve de Foujita. Ici, tout respire la joie de vivre. On retrouve la délicatesse de la ligne et l'esprit léger qui règne à Deauville comme à Paris, où le plus Parisien des Japonais triomphe.

Le travail de Foujita illustrateur est peu connu. Pourtant l'artiste aime à se confronter à cet exercice singulier dès 1919. Il le poursuivra tout au long de sa carrière. Dans ce cadre, Foujita s'inscrit pleinement dans la grande tradition bibliophile française, privilégiant les tirages limités, les impressions sur grands papiers et les exemplaires numérotés et signés. Il n'hésite pourtant pas à mettre son talent au service d'éditions très populaires lorsqu'il est sollicité. Dans ses illustrations, Foujita mêle généralement les influences orientales et occidentales, mais sa caractéristique majeure demeure la finesse du trait quelque soit la technique employée : bois gravé, burin, pointe sèche ou eau forte. Foujita apprécie particulièrement ce dernier procédé. Graver sur une plaque métallique offre en effet une précision proche du dessin, tandis que l'application du vernis lui permet de moduler le mordant de l'acide. La minutie de ce travail lui convient parfaitement.

La majorité de ces plaques de cuivre ont été détruites à la mort de l'artiste, l'un des rares exemples, datant de 1960, est visible dans son dernier atelier de Villiers-le-Bâcle. Il est heureux que cet ouvrage vienne enrichir les collections des Archives départementales.

**Anne Le Diberder**  
Responsable de la Maison-atelier Foujita à  
Villiers-le-Bâcle



Eau forte de Foujita in  
*Barres Parallèles*  
de Michel Vaucaire

# Le Domaine de Cheptainville, une aventure de poires et de pommes à croquer...

## Une tradition fruitière

Le Domaine de Cheptainville couvrait 364 hectares de superficie dans les années 1960. À Cheptainville, il y a depuis longtemps, une tradition de production fruitière. Cette activité remonte à l'époque des seigneurs de Cheptainville et a perduré à travers les générations et les propriétaires successifs du domaine. En effet, les natifs du village se souviennent des années 1930 : M. Delenoncourt, régisseur du domaine de Mme Foye, cultivait déjà des pommes et des poires destinées à la consommation. Ce domaine de 350 hectares de terres et de bois permettait une grande diversité de production comme celle plus anecdotique, de

miel. Le domaine fut ensuite exploité par un certain M. Cottevielle, industriel lyonnais spécialisé dans la soie, qui le premier, développa les superficies de poiriers et de pommiers de façon significative (plus de 35 hectares).

## L'essor des années 1960

Mais c'est dans les années 1960, sous l'impulsion de M. Kaouki et de son directeur d'exploitation Gérard Clerc, que les vergers de Cheptainville prirent toute leur dimension. Marcel Kaouki, alors propriétaire du domaine, était originaire d'Algérie. Il y possédait de vastes étendues de terres agricoles consacrées à la culture du blé. Avec la perspective d'indépendance de l'Algérie

au début des années 1960, M. Kaouki décide de réorienter les activités de son entreprise en métropole, à Cheptainville. En 1960, le Domaine de Cheptainville ne comptait que 40 hectares de cultures fruitières. Il en comptait 120 en 1968 : sa superficie d'exploitation fruitière était l'une des plus grandes de France !

Dans les années 1960, il y avait quatre cadres et quarante-cinq ouvriers. Tous les ouvriers travaillant sur le domaine étaient italiens, et vraisemblablement originaires du même village ou des environs. Ils ont dû arriver en France, pour partie, après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, chassés par la misère et la désorganisation régnant alors en Italie. Il est possible qu'une autre partie d'entre eux soient des anciens ouvriers des carrières, alors nombreuses dans l'Essonne. Ils n'avaient pas de compétences particulières dans la culture fruitière. Leurs conditions de logement étaient très mauvaises. Gérard Clerc a essayé d'améliorer les choses sur cet aspect. Certains d'entre eux ont dû repartir en Italie après leur retraite, d'autres se sont installés dans l'Essonne à Cheptainville ou dans les environs.

## Un terrain d'expérimentation

Entre 1960 et 1968, la production annuelle oscillait entre 1300 et 1500 tonnes de fruits. Toutes sortes de fruits y étaient cultivées : pommes, poires, cerises, abricots... Une attention particulière a été portée à la culture des poires dont quelques variétés telles que la Passe-Crassane, la Doyenné du Comice, la Belle Épine du Mas, la Beurré-Hardy, la Louise-Bonne et la Williams, ont fait la réputation du Domaine.

L'endroit était aussi un véritable terrain d'expérimentation. L'exploitant fut l'initiateur de la vente sur route ; le bâtiment trône encore au bord de la RD 449, qui mène d'Arpajon à La Ferté-Alais. Il y avait aussi un point de vente sur la route nationale 20, à proximité du centre commercial dit des « 5 Fermes ».

Pour une meilleure conservation des fruits, M. Clerc conçut le système dit « d'atmosphère contrôlée ». Ce procédé consiste à ajouter ou enlever de l'azote aux fruits selon les besoins pour les temps de conservation, les fruits étant préalablement conditionnés et conservés dans des sortes de grands réfrigérateurs équipés d'absorbants d'air, équipement conçu par la NASA. Les fruits de Cheptainville ont été vendus dans toute la France et leur qualité était reconnue. Un tel résultat nécessitait une surveillance constante. Les périodes de gel étaient redoutées. Lorsque le danger se laissait pressentir, la sirène sonnait en pleine nuit et les ouvriers devaient allumer les 4000 brûlots placés au pied des arbres. Parfois, ils avaient également recours, à l'aide d'une machine, au brouillard



Le Domaine de Cheptainville, 1964. — AD91, 62Fi/10

artificiel qui, en cachant la lune, permettait de conserver la chaleur des fruits.

Gérard Clerc, directeur d'exploitation du Domaine de Cheptainville de 1960 à 1968, photographia la mutation de ce domaine pendant huit années. Ce fonds constitué de 179 diapositives est un témoignage précieux sur la vie de cette entreprise exceptionnelle et a été donné par Mme Maryvonne Clerc, sa fille, en 2012, aux Archives départementales. Chacune des photographies qui le composent, dont quelques unes reproduites ici, nous donne une idée de la passion de son auteur pour l'horticulture en général, et pour le Domaine de Cheptainville en particulier.

**Emmanuel Defrance**

*Service des archives historiques, notariales, communales*

Remerciements à Maryvonne Clerc pour le don du fonds photographique de Gérard Clerc et ses compléments biographiques.



Ramassage sur palettes, 1962. – AD91, 62Fi/64.



Plantation mécanisée, 1960. – AD91, 62Fi/115.



Vente sur route RD 449 et son parking, 1961. – AD91, 62 Fi/52

## Gérard Clerc

Gérard Clerc a suivi la formation de l'École nationale d'horticulture de Versailles d'août 1943 à mars 1945. Diplôme d'ingénieur horticole en poche, il débuta son activité professionnelle aux pépinières Allavoine à Jouy-en-Josas et Thuilleaux à La Celle-Saint-Cloud (78), de 1956 à 1960.

En avril 1960, il fut recruté au Domaine de Cheptainville par M. Marcel Kaouki, propriétaire du domaine, comme directeur d'exploitation pendant huit ans. Il dirigeait toute la chaîne de production fruitière de cette entreprise agricole, des plantations jusqu'à la commercialisation des produits. Il supervisait également d'autres aspects de la vie du Domaine, comme les achats et approvisionnements de toutes sortes (engrais, produits de traitements, petit et gros matériel), les travaux neufs et de maintenance des bâtiments, l'embauche et la rétribution du personnel ou les opérations d'exploitation forestière et autres du Domaine.

Il démissionna en 1968.

Par la suite, il forma en Iran des ingénieurs agronomes locaux, dans la perspective de la création d'un lycée agricole dans le cadre d'une mission. Rentré en France, il fut recruté par la Société des Graines Clause, et occupa successivement un poste de directeur au domaine des Florélites à Plaisir (78) et au domaine des Brûlins à Auffargis (78). Il prit sa retraite en 1983. Il est décédé en 2012.

# ¡ Presentes ! Mémoires des exilés chiliens

« ¡ Presente ! » (Présent !) répondait la foule à l'appel du nom de Pablo Neruda lors de ses obsèques, quelques jours après le coup d'État de Pinochet le 11 septembre 1973 et la mort du président Salvador Allende. Cet événement qui nous parle d'un monde disparu depuis un quart de siècle, régi par l'affrontement entre les deux blocs issus des anciens alliés de la Seconde guerre mondiale, peut paraître aussi lointain que le Chili, bande de terre coincée entre la cordillère des Andes et l'Océan Pacifique.

Pourtant, l'un et l'autre sont présents parmi nous, en France, à travers les exilés politiques. Ce sont nos voisins, parfois des personnages familiers : la dame qui garde des enfants, le monsieur des ressources humaines, l'assistante sociale, le commerçant, l'éducateur du foyer... Contraints de partir brutalement du Chili<sup>1</sup> à vingt ans, c'est en France qu'ils ont vécu la plus longue tranche de leur vie, qu'ils ont fait ou refait famille. Ils ne sont pas repartis après la fin de la dictature. Au fil des décennies, ayant ou non acquis la nationalité, ils se sont fondus dans la société française. Mais leur accent trahit une autre part de la réalité : Chiliens ils sont

encore, qu'ils participent ou non à la survivance de la toujours très active communauté chilienne en exil.

Point n'est besoin de forcer la porte de leur mémoire pour que revive leur engagement dans le mouvement de l'Unité Populaire ou, pour d'autres, dans la résistance à la dictature. Militants politiques ou syndicalistes, cadres d'entreprises, créateurs culturels, travailleurs sociaux, enseignants, ils/elles étaient les porteurs de la transformation de la société chilienne sous le gouvernement d'Allende. Ils n'ont rien oublié, rien renié et leur parole efface le temps. Si les noms et les mots d'Allende, de Pinochet, d'Unité Populaire, de dictature semblent presque sortis des livres d'histoire, ils sont ancrés dans la mémoire des exilés et de ceux qui les ont accueillis. « ¡ Presentes ! » : 40 ans plus tard, ils et elles répondent présents, « ahora y siempre » (maintenant et toujours).

Pour paraphraser une formule célèbre, « 250 000 exilés c'est une statistique, un exilé c'est une tragédie ». C'est donc au singulier que nous avons choisi d'en parler. Ce sont leurs voix qui, mises bout à bout, « racontent » le coup



Erasmus Escobar devant une affiche représentant un florilège des affiches publiées pendant l'Unité Populaire.  
© Jean-François Noël

d'Etat militaire au Chili sous l'angle de la tragédie qu'ont vécue celles et ceux qui ont dû quitter leur pays pour échapper au sort auquel ils/elles étaient promis/ses : la prison, presque certainement la torture et, pour beaucoup, la disparition<sup>2</sup>. Ces récits permettent de comprendre que si le pourquoi est le même, le comment est beaucoup plus divers.

Cependant, il a fallu surmonter les réticences, voire la défiance, exprimées par rapport à notre projet : « nous ne sommes pas des héros », « nous sommes partis », « les autres sont morts, pas nous ». Puis tous ont admis comme Patricia que « C'est très important de transmettre cet événement qui a totalement bouleversé notre vie ». Ces récits, dont l'écriture fait une large place à leur parole directe, permettent au lecteur de saisir que, pour chacun, la tragédie collective est inséparable d'un drame intime, profond et encore tellement vif. Derrière la pudeur, il y avait la douleur, à peine dissimulée. Le cinéaste Patricio Guzmán a filmé « la mémoire obstinée »<sup>3</sup> du Chili, nous avons rencontré la déchirure obstinée des exilés politiques chiliens. C'est avec cela en tête qu'il faut regarder leurs portraits photographiques. À trois exceptions près, ces portraits - comme les entretiens - ont été faits au domicile des personnes. Ce qui était cohérent avec le choix de réaliser des portraits « environnementés », où la personne est représentée dans un décor qui lui est propre. Cela nécessitait de choisir avec eux « où faire la photo », de façon à placer dans le cadre un ou plusieurs éléments qui rappellent le Chili.



Le portrait de Salvador Allende dans le bureau d'Edicto Garay. © Jean-François Noël

Leurs vies d'exilés politiques comprennent deux périodes : celle du refus d'accepter l'exil comme une situation définitive ou durable : « *On est arrivés pour organiser la résistance, on se vivait de passage. On est restés plusieurs années avec le strict minimum dans l'appartement* » ; puis celle du constat amer de la nécessité d'ouvrir la valise : « *Quand j'ai eu ma fille, je me suis dit maintenant ma vie c'est ici, ce n'est plus le Chili et j'ai pris les rênes* ». Il semble ainsi que le désir de faire apparaître « le Chili » dans la maison soit souvent lié à cette prise de conscience d'une impossibilité à retourner dans le pays d'origine et à la nécessité de s'intégrer en France. Toutefois, pour nombre d'entre eux, l'aménagement de leurs intérieurs n'a pu être effectif qu'une fois acquise l'autorisation de revenir au pays et la possibilité de s'y rendre ponctuellement sans danger.



Dans les mains d'Angelica Villalon, une poupée en tissu fabriquée par une femme prisonnière avec des morceaux de matelas. © Jean-François Noël

Ils sont partis au mieux avec une valise, au pire avec pour tout bagage les vêtements qu'ils portaient sur eux. Leurs collections privées relèvent donc d'une volonté de récupération d'objets leur ayant appartenu avant l'exil et/ou d'acquisition d'objets signifiants de leur rapport au Chili. Il nous a donc semblé important de compléter notre travail initial<sup>4</sup> en présentant des objets, des photographies et des documents qui les rattachent à leur identité première, qui sont des vecteurs de transmission de leur histoire dans la sphère privée.

Les figures décoratives liées au Chili que nous avons rencontrées dans les intérieurs des Chiliens peuvent être regroupées en trois types :

les « figures militantes », les « figures artistiques et artisanales » et « les figures intimes ». Les figures « artistiques ou artisanales » (tableaux et/ou objets traditionnels aux murs et sur les meubles) sont principalement présentes dans les espaces communs (salon, séjour, cuisine, couloirs) et plus rarement dans les chambres. Les « figures militantes » et les « figures intimes » sont elles, pour l'essentiel, regroupées dans une pièce (chambre ou bureau) qui leur est dédiée en tout ou partie. Les variantes d'emplacement sont liées à différents facteurs : la taille du logement, la composition de la famille (couple

chiliens, couples mixtes), le degré d'activité militante en exil, l'intensité des allers-retours au Chili et le rapport entretenu aujourd'hui avec le pays.

**Irène Jonas et Jean-François Noël**  
Association Regarde



Loretta Xandre et ses enfants à l'aéroport de Santiago lors de son départ du Chili.  
© Jean-François Noël

<sup>1</sup> 250 000. C'est le nombre des exilés politiques générés par l'instauration de la dictature et la persécution des opposants. 15000 ont été accueillis par la France. Pour un pays qui comptait à l'époque un peu plus de 14 millions d'habitants, c'est considérable et cela permet de prendre la mesure de ce qui s'est produit alors. Si on ajoute que pendant les années de la dictature 750 000 autres personnes ont quitté le Chili on peut considérer que l'exil massif est un produit de la dictature. L'exil nous ramène nécessairement à toute l'histoire du Chili entre 1970 et 1990. La marge est dans la page, et en l'espèce elle est large. Le Chili était jusqu'alors une terre d'accueil, un pays vers lequel on n'émigrerait que rarement. Ce qui explique que les noms de famille chiliens sonnent espagnol, mais aussi italien, allemand, anglais, tchèque ou français. Les ancêtres d'Allende étaient basques (côté français) et ceux de Pinochet bretons. La Présidente actuelle se nomme Bachelet.

<sup>2</sup> Plus de 30 000 personnes sont encore aujourd'hui classées « desaparecidas ». Le nombre des personnes torturées est estimé au minimum à 35 000.

<sup>3</sup> Chili, la mémoire obstinée – 1997. Patricio Guzman est un grand documentariste chilien, auteur de nombreux films sur l'histoire de son pays.

<sup>4</sup> L'exposition *j' Présentés !* installée à l'Hôtel du département à Évry le 4 septembre 2013, composée des portraits photographiques et des récits des parcours d'exil.

# Les Géorgiens de Leuville-sur-Orge, une immigration singulière

Le thème de l'immigration est au cœur des programmes de Seconde et de Première, le service éducatif propose ici de vous appuyer sur un exemple bien précis d'immigration dans le territoire de l'Essonne à travers les Géorgiens de Leuville-sur-Orge.

## Des exilés politiques

Une communauté géorgienne s'est installée en Essonne dans le village de Leuville-sur-Orge dans les années 1920, après que la Géorgie a été envahie par l'Armée rouge, et y a fait souche s'intégrant progressivement en France tout en conservant précieusement sa culture et ses traditions.

Le 26 mai 1918, la Géorgie, ancienne province de l'empire russe, proclame son indépendance. Mais, dès février 1921, la jeune république retombe aux mains des bolcheviques. Le parlement géorgien décide d'envoyer le gouvernement en exil en France afin de pérenniser son existence diplomatique. Quatre ministres, accompagnés d'une centaine de personnes, des parlementaires et des notables, embarquent le 18 mars à Batoum, port géorgien situé sur la mer Noire, sur un navire français qui les conduira à Marseille tandis qu'en Géorgie, une résistance clandestine s'organise. Ils emportent avec eux les trésors du patrimoine culturel et religieux géorgien afin de les protéger des communistes<sup>5</sup>.

Le 24 juin 1922, le gouvernement en exil acquiert avec l'argent de l'État géorgien, un château entouré d'un domaine de 5 hectares à Leuville-sur-Orge. En 1926, les représentants des trois partis politiques géorgiens principaux créent une société civile immobilière dénommée « Le Foyer géorgien », qui rachète la propriété.

En 1924, après l'échec de l'insurrection nationale lancée en 1921-1922, une deuxième vague

de migrants arrive en France, à Paris et en province notamment à Sochaux où ils travaillent dans les usines Peugeot. Pour tous ces immigrants, Leuville représente leur patrie perdue et nombre d'entre eux, même s'ils n'y ont pas résidé, ont souhaité y être enterrés avec, déposée sur leur cercueil, un peu de terre de Géorgie. En 2011, une procédure de restitution du château à l'État géorgien, qui a proclamé son indépendance en 1991, a été engagée afin qu'il devienne un lieu culturel et historique à vocation commémorative.

## Traces de cette immigration aux Archives départementales

Pour retrouver trace(s) de la communauté géorgienne essonnienne, on consultera en priorité les recensements de population de Leuville de 1926 à 1936<sup>6</sup>, puis le fonds des archives communales de Leuville déposé aux Archives départementales en particulier les demandes de cartes d'identité de 1933 à 1942<sup>7</sup>. À signaler également le texte rédigé par madame Olga Eradze, femme du ministre du travail du gouvernement de la république démocratique de Géorgie, décrivant le village de Leuville et des travaux plus récents sur l'histoire de cette communauté.

Les recensements montrent une trentaine de personnes résidant à Leuville au château, rue Jules Ferry, et rue de la Gare. Une dizaine d'entre elles sont présents sur toute la période parmi lesquels plusieurs familles : Julia et Voldémar Gogouadze, Georges et Olga Eradze, David et Sophie Kakheladze et leur fille Thamar, épouse d'Ilia Takaichvili dont la famille est également présente. Il s'agit à l'origine essentielle-

## L'immigration dans les programmes scolaires

En classe de Seconde, les élèves ont une approche des migrants dans le premier chapitre « La place des populations de l'Europe dans le peuplement de la Terre » avec l'exemple des Irlandais ou des Italiens partis aux États-Unis.

Ils retrouvent ce sujet avec le thème d'histoire de Première « Croissance économique, mondialisation, et mutations des sociétés depuis le XIX<sup>e</sup> siècle » consacré aux mutations des sociétés. Après avoir abordé la population active dans un premier chapitre, ils doivent étudier « l'immigration et la société française au XX<sup>e</sup> siècle ». En effet, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la part des étrangers dans la population française est importante car la France est le seul pays d'immigration en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle.

Du fait de sa démographie, elle a besoin d'accueillir des travailleurs : Belges, Italiens et Espagnols dès le XIX<sup>e</sup> siècle, Polonais à partir des années 1920. Elle accueille également des immigrants politiques : des Russes après la révolution de 1917, des Arméniens après le génocide de 1915 et, particularité locale, des Géorgiens.

ment d'une immigration d'intellectuels, de politiques et de notables ayant quitté leur pays pour raisons politiques et qui peu à peu s'organisent pour survivre en cultivant les terres attenantes au château.

**Isabelle Lambert et Catherine Sironi**  
Professeurs relais  
Service éducatif

<sup>5</sup> Tableaux, objets archéologiques, bijoux de la couronne, manuscrits précieux seront entreposés dans une banque avant de trouver refuge au Louvre et, enfin, de retourner en Géorgie après un accord conclu entre le général de Gaulle et Staline en 1944.

<sup>6</sup> AD91, 6 M/168

<sup>7</sup> AD91, EDEPOT7 21/3

<sup>8</sup> AD91, 11/874



# Les immigrés d'origine géorgienne à Leuville-sur-Orge

Dans un premier temps, vous présenterez les documents et expliquerez pourquoi Tamar Kakhéladze et sa famille ont émigré en France, puis vous expliquerez pourquoi les Géorgiens se sont installés à Leuville et comment ils y ont constitué une « Petite Géorgie », et enfin, vous montrerez que l'émigration des Géorgiens en France est une émigration politique et non une émigration de travail.

**DOCUMENT 1 : Tamar Takaïchvili, née Kakhéladze, raconte dans son journal l'arrivée des Géorgiens à Leuville<sup>9</sup>.**

« J'avais douze ans quand j'ai quitté mon pays avec mes parents, David et Sophie Kakhéladze en 1921. Après avoir passé quelques mois à Istanbul, mon père nous a emmenés, ma mère et moi à Paris, en compagnie du jeune Victor Khomérikhi qui avait dix ans. Nous nous sommes installés dans la famille de mon oncle Noé Ramichvili à St Cloud. Les membres du gouvernement habitaient Paris ou dans sa proche banlieue tel le président Noé Jordania qui s'installa à St Maur puis à Vanves.

Mon oncle comprit que nous n'aurions pas les moyens financiers pour continuer à vivre dans Paris ou dans sa proche banlieue. Il proposa aux autres exilés d'acheter une propriété, proche de Paris, dans laquelle ils pourraient tous s'installer. Ce fut vraiment une bonne idée et en juin 1922, il fut procédé à l'achat du château de Leuville.

Les premiers arrivants furent Bénia Tchkhikvichvili, maire de Tbilissi, Valiko Djouréli, commandant de la Garde Nationale, et Constantiné Sabartharachvili ; ils ont acheté des meubles pour pouvoir vivre. Durant le même été, ma mère et moi, nous nous sommes installées au château avec la famille de mon oncle Noé Ramichvili. Puis sont venus Carlo Tchkéidzé avec sa femme Alexandra et sa fille Véronique, Ekvimé Takkhaïchvili avec sa femme Nino et le fils de Noé Khomérikhi, Victor (surnommé Vitia).

A cette époque, Leuville-sur-Orge était un tout petit village avec environ un millier d'habitants qui étaient pour la plupart des paysans vivant de la culture maraîchère.

Le seul moyen de transport existant entre Leuville et Paris était un train appelé l'Arpajonnais (surnommé aussi le « petit tacot »). Dans les montées, il fallait descendre et pousser le train.

C'est au cœur de ce village que se trouvait notre propriété, clôturée par de grands murs et avec un grand portail. A peine traversé le seuil de ce portail, on se retrouvait dans le parc avec des tilleuls centenaires et des arbres fruitiers. Dans la propriété tout était géorgien, même les plantes venaient de Géorgie : les haricots rouges, la coriandre, le maïs. Pour nous, émigrés géorgiens, la propriété et le Foyer géorgien constituaient la petite Géorgie (« Patara Sakarthvélo » en Géorgien).

Le bâtiment principal, le « château » à l'époque, se composait d'une quinzaine d'appartements possédant chacun une cuisine et, pour certains, une salle de bains. La pièce principale du château était appelée « le grand salon ». On y trouve encore actuellement les photographies des membres du gouvernement national de Géorgie. Ce grand salon constitue le témoin de la vie des Géorgiens émigrés ».

**DOCUMENTS 2 : Récépissé des demandes de cartes d'identité<sup>10</sup>**



<sup>9</sup> cité dans Ekateriné Khamkhadzé, Les Géorgiens de Leuville, juillet 2002, AD91 GBR/2798,  
<sup>10</sup> AD91, EDEPOT7 21/3

**DOCUMENTS 3 : Autour des recensements de population de la commune de Leuville-sur-Orge en 1926<sup>10</sup>**

Extrait d'une page du recensement de 1926 de Leuville-sur-Orge : « rue Jules Ferry »

DÉSIGNATION		NUMÉROS par QUARTIER, VILLAGE, hameau ou rue			NOMS	PRÉNOMS	ANNÉE de NAISSANCE	LIEU de NAISSANCE	NATIONALITÉ	SITUATION par RAPPORT au chef de ménage	PROFESSION
des QUARTIERS, villages ou hameaux	des rues dans les villes	des maisons	des ménages	des individus	DE FAMILLE						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
Rue Jules Ferry (suite)		52	46	421	Yvon	Alphonse	1882	Sigongues	Français	chef de ménage	cultivateur
				422	Yvon	Octave	1887	Leuville	d°	sa femme	id
				423	Yvon	Simone	1910	Leuville	d°	sa fille	
		47	47	424	Kakaichvili	Ephraïm	1865	Georgie	étranger géorgien	chef de ménage	prof. sans
				425	Kakaichvili	Nina	1875	Georgie	d°	sa femme	
		48	48	426	Karsladze	Sidoce	1888	Koutaïss	géorgien	chef de ménage	composit. typographe
				427	Kontaradze	Kalinique	1886	Georgie	géorgien	chef de ménage	ouvrier menuisier
		50	50	428	Djibladze	Yvon	1876	Biflis	géorgien	chef de ménage	dentist
				429	Arsevidze	Nazdeni	1860	Koutaïss	géorgien	chef de ménage	journaliste
		52	52	430	Tseretchi	Georges	1882	Koutaïss	géorgien	id	id
				431	Tseretchi	Grégoire	1906	id	id	son fils	id
		53	53	432	Ramitchvili	Noé	1881	Souraby	géorgien	chef de ménage	ministre du gouvernement central de Georgie
				433	Ramichvili	Marie	1888	Biflis	id	sa femme	
				434	Ramichvili	Alkabi	1916	Biflis	id	son fils	
				435	Ramichvili	Nina	1920	Biflis	id	sa fille	
		54	54	436	Araviachvili	Antchel	1866	Belence	géorgien	chef de ménage	
				437	Ebralidze	Parmolai	1876	Koutaïss	id	id	travailleur industriel
		56	56	438	Pustalawa	Somon	1872	Koutaïss	id	id	journaliste
				439	Tcheitze	Nicolas	1866	Biflis	id	id	ancien Président de l'Ass. Combattants de Georgie
		57	57	440	Tcheitze	Alexandre	1883	Saratoff	Russe	sa femme	
441	Tcheitze			Véronique	1902	Bijograd	Russe	sa fille			
				442	Gogouadze	Woldemar	1881	Georgie	géorgien	chef de ménage	cultivateur

Tableau synthétique « les Géorgiens dans les recensements de Leuville-sur-Orge »

	1926	1931	1936
Nbre de Géorgiens	31	27	20

**Pour en savoir plus**

Dossiers pédagogiques sur l'immigration sur [www.archives.essonne.fr](http://www.archives.essonne.fr), ressources en ligne du service éducatif (un siècle d'immigration ; approches thématiques ; lieux de vie)

<sup>10</sup> AD91, 11/874

# Paléographie

## Extrait d'un registre comptable des biens et revenus des émigrés, 1792.

1Q208 – niveau ★

Le terme de paléographie vient de « paléo » (ancien) et « graphie » (écriture). Découvrez ici un extrait d'un registre des biens et revenus des émigrés concernant le sieur Bizemont. Bonne lecture !

### Le mot de l'archiviste

Dans la sous-série 1Q, « Domaines nationaux », le chercheur trouvera les documents ayant trait à l'administration des biens nationaux de première et seconde origine (c'est-à-dire les biens du clergé et biens des émigrés mis sous séquestre). Aux Archives départementales de l'Essonne, le chercheur consultera essentiellement les registres comptables (journal, sommier) de la gestion de ces biens, les dossiers individuels des émigrés sont conservés aux Archives départementales des Yvelines (sous-série 5Q : index disponible en salle de lecture des AD91).

En application de la loi du 8 avril 1792, la régie nationale est chargée de l'administration des biens nationaux de seconde origine. Ce texte est extrait du chapitre 2 du registre sommier (comptable) des biens et revenus des émigrés du bureau de Milly-la-Forêt. La forme de ce registre est normalisée : division en chapitre (un chapitre par possesseur), puis en articles de biens. Ce sommier doit comporter trois colonnes : état des biens, paiements faits sur les biens, dépenses faites pour le compte des émigrés.

L'écriture de ce document est typique de l'époque révolutionnaire avec une graphie petite et serrée et de celle des registres comptables (lecture de différentes colonnes et nombreuses abréviations).

### Le regard de l'historien

Le 31 octobre 1791, l'émigration est définie comme un crime assimilé à la conspiration, passible de la peine de mort et de la confiscation de leurs biens. La déclaration de guerre du 20 avril 1792 aggrave la situation, faisant de l'émigration un « crime de lèse majesté ». Les biens des émigrés sont intégrés avec les biens ecclésiastiques dans les biens nationaux.

L'extrait, page suivante, montre que les proches des émigrés qui sont restés en France tentent de préserver une partie du patrimoine familial : c'est ainsi que Louis Gabriel Bizemont, fils d'André Victor Bizemont, émigré, se porte adjudicataire du principal bien familial : le château de Gironville. La référence complémentaire (L120) montre que Louis Gabriel Bizemont est amené plusieurs fois à fournir un certificat de résidence à l'administration qui finalement le renvoie en possession du Domaine en l'an V (lg 3). Ce retour à la propriété est bien antérieur au sénatus-consulte de Bonaparte de 1802 restituant aux émigrés les biens non encore vendus.

**Véronique Guasco**

*Directrice adjointe des archives et du patrimoine mobilier*

Les émigrés à Rome à la proclamation de la république romaine par le général Berthier à la place des états pontificaux.

-AD91, 4Fi/135



1 **Chapitre Deuxieme**  
 2 Les usages de la Nation, sur un...  
 3 au Cuy la Nation a renonce à l'usage de...  
 4 **Etat de la Biene appartenance**  
 5 à **Emigre**

- 6 L'indication adresses à...  
 7...  
 8...  
 9...  
 10...  
 11...  
 12...  
 13...  
 14...  
 15...  
 16...  
 17...  
 18...  
 19...  
 20...  
 21...

90

1 **Recherche pour le**  
**Compte de l'Emigre**  
 2...  
 3...  
 4...  
 5...  
 6...  
 7...  
 8...  
 9...  
 10...  
 11...  
 12...  
 13...  
 14...  
 15...  
 16...  
 17...  
 18...  
 19...  
 20...  
 21...

- 2...  
 3...  
 4...  
 5...  
 6...  
 7...  
 8...  
 9...  
 10...  
 11...  
 12...  
 13...  
 14...  
 15...  
 16...  
 17...  
 18...  
 19...  
 20...  
 21...

22 Faitance  
 23 3<sup>e</sup> Unit. Canard  
 24 4<sup>e</sup> Unit. Soubire  
 25 5<sup>e</sup> Unit. Soubire. Semelle.  
 26 Le Dix. Les argents payables en deux termes  
 27 Louis Dubouche et Morel.  
 28 Les Faitance à la P. Martin.

29 pour site public de Directeur de District d'Angeles du 16  
 30 Moral de la P. de la République  
 31 de ces lieux qui lui appartenant de Niquay Casa de Champagneville  
 32 et d'autres adjudicataires de ce district de Niquay de Champagneville  
 33 avec le paiement et le paiement de ce district de Niquay de Champagneville  
 34 promesses de paiement de ce district de Niquay de Champagneville  
 35 d'ailleurs par la P. de la République cette location fait pour 2, 1 ou 4.  
 36 d'ailleurs par la P. de la République cette location fait pour 2, 1 ou 4.  
 37 de ce district de Niquay de Champagneville de ce district de Niquay de Champagneville  
 38 Du 12 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville  
 39 et 12 Unit. de ce district de Niquay de Champagneville de ce district de Niquay de Champagneville

8 de 12 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville  
 7 de 12 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville  
 6 de 12 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville

7 de 12 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville  
 6 de 12 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville  
 5 de 12 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville

9 Du 14 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville  
 8 Du 14 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville  
 7 Du 14 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville

10 Du 14 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville  
 9 Du 14 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville  
 8 Du 14 Unit. de la P. de la République de ce district de Niquay de Champagneville

## Transcription

1. Chapitre deuxième. Monsieur de Bizemont. Les biens duquel ont été mis sous le
2. séquestre de la Nation suivant l'arrêté du département en date du 4 octobre 1792 par arrêté du département du 2 ventose
3. an cinq la nation a renoncé à l'usufruit du domaine de Gironville et a envoyé le citoyen Bizemont fils en possession dudit domaine

4. État des biens appartenant 5. à cet émigré	1. Paiements faits sur lesdits biens	1. Dépenses pour le compte des émigrés
6. Adjudication au district du 12 vendémiaire an 3 <sup>e</sup> audit Venard	2. du 27 janvier 1793, Reçu de Venard 600 livres pour le terme de Noël 1792 ; les faisances et l'indemnité de la dixme.	2. Payé pour droit d'enregistrement de la vente des bestiaux de Gironville en date du 10 juin 1793 les honoraires de l'huissier 15
7. moyennant la somme de 1200 livres pour 3, 6, 9 années	Il reçoit l'indemnité de l'impôt	3. Plus la pension du citoyen Bizemont fils suivant mandat 4000 commissaire qui ont [non lu] 70 16 au citoyen Cagnard plus pour labour et fourniture de paille 83 10 suivant mandat du département du 16 nivose de l'an 2.
8. Par acte passé devant...	3. Du 28 avril 1793 Reçu 300 livres pour le terme de Pasques	4. Payé le 7 brumaire au percepteur des impositions de Maisse pour restant de l'année 1791 106 14
9. le citoyen André Victor Bizemont a donné à loyer	4. Dudit J [non lu] pour indemnité de la dime 24 livres	5. Payé le 28 frimaire au citoyen Handichau pour avance relative en la vente du mobilier dudit Bizemont 494
10. pour neuf années consécutives commencées au 25 may 1785	5. Le 18 nivose an 2 421 7 7	6. Payé le 28 frimaire à Jean Hourleau maçon et accordé pour réparations faites en la maison occupée par Jean Sainte Folie à Gironville 129 4
11. à Laurent Venard, meunier à Gironville le moulin	6. Du 4 thermidor an 4 Reçu 1200 livres	7. Payé le 20 nivose pour enregistrement et timbre de la vente de l'avoine faite à Thomas d'Étampes 20 16 j'ai été autorisé à retenir ces deux là font 150 le 16 germinal Payé le 21 germinal de l'an 2 au citoyen Rocquillard pour frais de gardien des scellés suivant mandat du département du 4 de ce mois 936 14
12. de Vi sis audit lieu, consistant en son tournant,	7. Le 17 prairial an 2 300	
13. grange, écurie et autres bâtiments. Un grand jardin	Idem 37 11	
14. plus vingt quatre arpens et demi de terres terroir de	Idem 12	
15. Gironville, Buno et Prunay.	Idem 6	
16. Plus enfin huit arpens de pré terrier du dit	Idem 13 12	
17. Gironville. Deux granges au fond de la cour de la ferme dite Jeulin	Idem 9	
18. Moyennant 1- Six cents livres de prix	8. Le 12 ventose an 3 720	
19. principal cy 600	Le 9 floréal an 3 625	
20. 2 – une contre lettre <sup>12</sup> de trois cents	9. Du 14 messidor reçu 23 livres 6 8 pour un mois et 26 jours échus depuis le jour de l'adjudication jusqu'au 12 messidor de l'an 2	
21. livres cy 300	10. Le 21 nivose reçu le terme échu le 12 nivose an 3 <sup>e</sup> 75	
22. Faisances	Le 17 messidor reçu le terme échu le 12 courant ci 75	
23. 3 – huit canards	Le 28 floréal reçu le terme échu le 12 nivose an 4 en assignats valeur nationale 75	
24. 4- huit poulets	Le 11 thermidor an 4 reçu le terme Saint Jean dernier 75	
25. 5 vingt livres filasse femelle		
26. Le prix et argent payable en deux termes		
27. égaux Pasques et Noël		
28. et les faisances à la Saint-Martin		
29. Par acte public du Directoire du district d'Étampes du 16		
30. floréal de l'an 2 de la République		
31. Le citoyen Louis Gabriel Bizemont de Vignay commissaire de Champmotteux		
32. est demeuré adjudicataire du cy-devant château de Gironville		
33. avec le parterre et le bosquet désigné au procès-verbal d'adjudication		
34. provenant du séquestre établi sur les propriétés d'André Victor		
35. Bizemont français émigré cette location faite pour 2, 4, ou 8		
36. années moyennant 140 livres par année payable en deux termes		
37. de six mois en six mois à partir pour le temps de la location		
38. du 12 nivose dernier lesdits termes échéant le 12 messidor		
39. et 12 nivose de chaque année de la durée de la location.		

<sup>12</sup> Document secret signé par les parties à une entente venant modifier, annuler cette entente en tout ou en partie.

<sup>13</sup> Ensemble des obligations d'un fermier en sus à son bail

<sup>14</sup> filasse plus douce et plus fine

# Le cinéma amateur en Essonne : un patrimoine cinématographique et historique à préserver



Pathé Baby © Cinéam

## Petite histoire du cinéma amateur

Depuis l'invention en 1922 du format 9,5 mm par Charles Pathé, puis en 1923 du format 16 mm par Kodak, des amateurs se sont emparés d'une caméra légère pour filmer la vie, leur vie. C'est d'abord pour vendre et diffuser les films que ses studios avaient tournés que Pathé commercialisa le célèbre petit projecteur à manivelle « Pathé Baby ». Juste avant Noël 1922, plusieurs milliers de ces projecteurs furent mis en vente accompagnés d'un catalogue important de 192 titres extraits de la cinémathèque Pathé. Fort de ce succès, une caméra de prise de vue fut également construite et mise sur le marché en 1923. D'une largeur de 9,5 mm, ce format est reconnaissable à ses perforations d'entraînement centrales, entre chaque image, qui permettent d'utiliser toute la largeur de la pellicule. L'ensemble projecteur et caméra ouvrait la voie du cinéma amateur familial. En réaction,

Kodak lança en 1923 le format 16 mm, proposant ainsi à son tour un matériel beaucoup plus économique, plus léger et plus facile à mettre en oeuvre que le 35 mm standard. Ce format, utilisé par les cinéastes amateurs, devint aussi progressivement un format professionnel pour le reportage et les fictions de télévision, notamment dans sa déclinaison en format Super 16. Egalement conçu par Kodak, le format 8 mm, apparaît aux Etats-Unis en 1932. La crise économique de 1929 n'est pas loin, le 16 mm est devenu inaccessible pour les amateurs, les laboratoires ont intérêt à diminuer les coûts de pellicule pour relancer le marché. Sa forme première est celle du Double 8 : il s'agit d'un film 16 mm coupé en deux avec deux rangées de perforations. L'opérateur filme, retourne la bobine et utilise l'autre moitié du film. Au développement, le film est coupé en deux et les deux parties sont assemblées bout-à-bout. Grâce à son faible coût, le 8 mm s'impose rapidement,

d'abord aux États-Unis, puis en Europe après 1950. Sa fabrication s'arrête peu après l'arrivée du Super 8 lancé par Kodak en 1965 pour le remplacer. De même largeur que le film 8 mm mais avec des perforations plus petites, le super 8 présente une surface d'impression agrandie. L'essor du Super 8 fut accompagné de nombreux progrès techniques comme l'objectif zoom qui se généralisa, le réglage automatique de l'exposition, l'apparition du film à haute sensibilité. Le super 8 mm est le dernier format amateur sur pellicule, il disparaîtra avec l'avènement de la vidéo au cours des années 1980.

## Un patrimoine précieux

Depuis les années 20 jusqu'à nos jours, le cinéma familial déroule donc inlassablement le film de la vie : mariages, fêtes de village, travaux des champs, promenades dominicales, vacances, manifestations sportives... se succèdent au fil

des bobines. Au-delà de la mémoire privée qu'ils contiennent, ces films sont des témoignages uniques sur de nombreux aspects de la vie au XX<sup>ème</sup> siècle : mutations du territoire, évolution des modes de vies, des rituels sociaux et familiaux. On peut y voir l'importance grandissante de la voiture dans la vie quotidienne, la mécanisation des travaux agricoles, l'apparition du plastique dans les objets du quotidien, le développement de nos villes et villages, l'évolution des corps et des vêtements.

Filmé par les gens eux-mêmes, cet autre cinéma propose un contre-champ précieux à la pratique professionnelle (fiction, documentaire, actualités). La position privilégiée du cinéaste, filmant son environnement et ses proches, confère au film une densité, une justesse, un charme particulier.

« Dans cette époque saturée de visuel, ces images ont une force et une authenticité rafraîchissantes. En apprécier la valeur signifie aussi prendre conscience d'une certaine force originelle, être conscient que là se trouve une dimension perdue mais forte du cinéma » (Eric de Kuyper, in Le film de famille, sous la direction de Roger Odin, Editions Klincksieck, 1995). Indéniablement ces images prennent avec les années une valeur historique, esthétique, patrimoniale reconnue désormais par tous : cinémathèques, historiens, anthropologues, sociologues, documentaristes. Cela n'a pas toujours été le cas. Longtemps le cinéma amateur a été cantonné à ceux qui le pratiquaient, malgré l'extraordinaire activité des clubs et festivals créés par ces amateurs. C'est à partir du milieu des années 70 que la télévision commence à s'intéresser à cet héritage : en 1975 Jean Baronnet produit avec l'INA la série *La vie filmée* retraçant la vie des français du début du siècle aux années 50 à partir des films amateurs ; en 1979 la RTBF (Radio Télévision Belge Francophone) crée un programme intitulé « Inédits » appuyé sur un colossal travail de collecte qui devait durer plusieurs années. D'autres expériences suivirent, notamment la création de la cinémathèque de Bretagne au début des années 80, première cinémathèque en France à s'être consacrée à la sauvegarde de ce patrimoine amateur, à la suite du travail mené par André Collet. En Europe, depuis plus de 25 ans, des cinémathèques et des associations locales ou régionales collectent et sauvegardent maintenant ces films. Elles se sont regroupées au sein du réseau INEDITS Films Amateurs / Mémoire d'Europe, créé en 1991 à Paris, qui fédère une quarantaine de centres d'archives, producteurs, télévisions et universitaires et organise toutes activités relatives à la recherche, l'étude, la sauvegarde, la conservation et la mise en valeur des films amateurs. Depuis 1999, l'association Cinéam, membre d'INEDITS, collecte des films tournés ou conservés par des particuliers essentiellement en Essonne et en région parisienne.



Collection Auguste Baillergeau, Brunoy [1930] © Cinéam



Collection Jean Ronceret, arrivée du premier tracteur Massey-Harris, Etampes © Cinéam



Collection Perraudin © Cinéam





Collection Rouillon-Lejars © Cinéam

## Cinéam et la mémoire filmée de l'Essonne

Tout a démarré par un carton trouvé au fond d'un appentis... La fondatrice de Cinéam, Marie-Catherine Delacroix, séduite par l'expérience de la cinémathèque de Bretagne, parle de son projet de collecter des films amateurs à une voisine. Aussitôt celle-ci l'emmène dans la petite remise à vélos au fond du jardin, à peine protégée des intempéries, et là se trouve un carton rempli de bobineaux : notamment des films 9,5 mm tournés au début du siècle par le grand-père de son mari. C'est la première collection déposée dans le fonds d'archives de Cinéam : la collection Zévaco.

Marie-Catherine Delacroix a depuis patiemment poursuivi ce travail de collecte et, grâce à un long travail de terrain, a rassemblé un fonds d'archives évalué à environ 500 heures. « *Il nous a semblé essentiel de reconstituer la mémoire de cette région grâce aux documents réalisés par les habitants eux mêmes* » explique Marie-Catherine Delacroix, « *c'est une manière de penser l'histoire localement* ».

Parmi les plus anciennes collections de notre fonds, on trouve, outre la collection Zévaco, les films d'Auguste Baillergeau tournés dans les années 30 à Brunoy. Auguste Baillergeau, an-

cien conducteur de bus à Paris, a créé à Brunoy la première ligne de bus motorisé qui reliait la gare à la forêt de Sénart. Sensible et moderne, il s'est équipé d'une caméra 9,5 mm et a tout filmé : la compagnie de bus, sa famille, la fête des fleurs, et même une course à pied Paris-Nice...

Notre fonds d'archives compte aussi bien des films tournés dans le sud du département, où nous avons trouvé quelques trésors sur le monde rural, que dans sa partie nord nettement plus urbanisée comme en témoignent de nombreux films tournés dans les grands ensembles au cours des années 60-70.

Pour ce qui est du monde rural, citons les films tournés par M. Imbault à Saint-Escobille, « un petit village de Beauce », comme l'indique le carton en début des films. Né en 1910, Pierre Imbault s'était installé comme agriculteur à partir de 1933 reprenant la ferme de ses grands-parents qui comptait 160 hectares. Il fut également maire de la commune de 1947 à 1970 et a filmé la vie de son village durant plusieurs années. Les titres des séquences sont éloquentes : *la vie au village, la soupe des chiens, les labours, notre cantonnier, soins à la bergerie*.

Dix ans plus tard, Jean Ronceret filme avec une petite caméra 8 mm la vie quotidienne dans la ferme de ses parents au hameau de l'Humery à Étampes. Ses films et son témoignage

complètent la collection précédente : il décrit l'arrivée du premier tracteur Massey-Harris, les engrais, la fin de l'élevage des moutons, sa vie de fils d'agriculteur. Les oncles préparant le départ à la chasse, la famille endimanchée défilant derrière le tambour à travers la ferme... les scènes sont dignes d'un film de Fellini !

La seconde guerre a également laissé sa trace sur la pellicule : images d'Étampes au lendemain des bombardements de 44, fête au profit des prisonniers à Saint-Escobille, premiers contacts avec les américains traversant Dourdan.

Avec les années 50, 60 et l'arrivée des formats 8 mm et super 8, le cinéma amateur se démocratise et dans les classes moyennes, en même temps qu'une machine à laver le linge, à la naissance du premier bébé, l'heureux papa fait parfois le choix d'acheter une caméra amateur. C'est l'époque des trente glorieuses, on filme le salon des arts ménagers, le nouvel aérogare d'Orly, et l'urbanisation naissante : des castors de Viry-Chatillon aux grands ensembles de Massy ou Saint-Michel-sur-Orge, de la ville nouvelle d'Évry au lotissement pavillonnaire de Villiers-le-Bâcle, les cinéastes filment leur nouvel environnement. La banlieue se transforme. À travers les films se dessine une histoire intime de l'urbain, c'est une banlieue de tous les jours,

un ordinaire fait de jeux d'enfants, de promenades dominicales, de première communion sur fond de barres et de tours. Mais justement il y a dans ces images d'amateurs une façon particulière de filmer la vie, d'habiter la ville, de révéler une époque, d'être là, au cœur des profondes mutations de notre société.

### Les étapes d'une collecte

Le bouche-à-oreille, quelques annonces dans la presse locale et des projections publiques nous permettent de prendre contact avec des personnes ayant chez eux des films tournés par eux-mêmes ou des membres de leur famille. Une collecte, c'est avant tout une rencontre, une histoire de confiance.

Cinéam prend en charge la numérisation des films qui lui sont confiés et qui ont pour cadre le département de l'Essonne. Nous fournissons gratuitement au déposant un DVD des films numérisés. Don ou dépôt sont envisageables. Dans le cas d'un dépôt, le cinéaste reste bien sûr propriétaire de ses films, il peut faire le choix de garder les collections originales ou de les confier à Cinéam. Dans ce cas, les originaux sont déposés aux Archives départementales de l'Essonne dans les conditions qui s'imposent à leur conservation.

Chaque déposant signe un contrat qui garantit ses droits et nous autorise à utiliser ses images dans le cadre de nos actions de valorisation de ce patrimoine audiovisuel. En effet, en partenariat avec les principaux acteurs culturels du département, Cinéam organise régulièrement des projections publiques. Ainsi un montage réalisé à partir des films et du témoignage de

M. Ronceret a été projeté au Cinétamps dans le cadre des journées européennes du patrimoine en septembre dernier.

Dix-sept courts préludes, extraits de nos collections, ont été diffusés en avant-programme lors du 16<sup>ème</sup> Festival du Cinéma Européen en Essonne. Un DVD présentant 6 histoires du pavillonnaire en Essonne va prochainement être édité avec le CAUE 91 (Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement) et présenté lors de la prochaine exposition de la Maison de Banlieue et de l'Architecture.

La collecte des films doit aussi s'accompagner d'un travail de documentation afin de contextualiser les images et préserver pour l'avenir les informations indispensables à leur lecture (qui, quand, où). Quand nous retournons auprès des familles, nous nous efforçons de visionner ensemble leurs images. Les gens font beaucoup de commentaires, nous notons leurs observations et recueillons leurs témoignages sonores qui éclairent les images de façon précieuse.

Les films doivent être ensuite indexés. Pour cela, nous venons tout récemment d'acquérir la base de donnée Diaz, inventée spécifiquement par la Cinémathèque de Bretagne pour les centres d'archives qui collectent des films amateurs. Cette base de données, développée aujourd'hui en partenariat avec les plus grandes cinémathèques régionales de films amateurs, est un outil extrêmement complet qui répond aux normes européennes d'indexation en matière d'images animées. C'est donc un énorme travail d'indexation qui s'ouvre à nous ; tâche lourde mais qui permettra à tous un accès facilité au fonds d'archives et en garantit la pérennité.

Cette étape, essentielle pour l'avenir de notre association, va permettre à Cinéam d'occuper pleinement sa place de Centre de ressources, au niveau départemental, régional et européen.

Pellicules oubliées au fond d'un tiroir...Bobines ou cassettes vidéo qui s'abîment au grenier ... Confiez-vos films à Cinéam et contribuez à construire la mémoire filmée de l'Essonne !

**Laurence Bazin**

*Déléguée générale de Cinéam*

Merci à Alain Esmerly, président d'INEDITS, et Marie-Catherine Delacroix pour leurs écrits sur le sujet dont je me suis largement inspirée.



# Nicolas Tarkhoff

(1871-1930)

Moscou

Paris

Orsay

«(...) les toiles hautes en couleur des derniers fauves (...) voici encore de belles toiles de Tarkhoff».

Guillaume Apollinaire,  
promenade au Grand Palais,  
Salon d'Automne 1911.

## Moscou ou les années de formation (1871-1899)

Nicolas Alexandrovitch Tarkhoff naît dans une famille moscovite de commerçants aisés : une nourrice française, une éducation sévère, le collège, l'armée. En 1894 il est refusé à l'École des Beaux-arts de Moscou. Après un grand voyage dans la Russie profonde - il travaille pour les chemins de fer -, à Moscou il adhère à l'« **Union des Peintres russes** » proche de l'impressionnisme. La rencontre avec le grand peintre Constantin Korovine est décisive pour ses choix esthétiques.

## Paris ou le chemin de la gloire (1900-1910)

Installé dans la capitale, plongé dans l'effervescence de l'Exposition universelle, il s'insère tôt dans le milieu artistique et connaît ses premiers succès. Ses sujets favoris : vues de Paris, paysages de la vallée de Chevreuse ou de la côte bretonne qu'il croque sur le vif, scènes de vie familiale. En 1904, coup de foudre au jardin du Luxembourg : le voici marié à Yvonne Deltreil ; deux garçons, Jean puis Boris, naissent.

Ses toiles conquièrent le Tout-Paris des galeristes, d'Ambroise Vollard à Berthe Weill - découvreurs de Picasso, Matisse et tant d'autres. Les expositions se succèdent, les collectionneurs aussi. Tarkhoff évolue de l'impressionnisme au fauvisme. Ses couleurs très vives et peu réalistes traduisent la vitalité des thèmes choisis de



Auto-portrait, Nicolas Tarkhoff. Collection particulière. © Alain Bianco

manière très originale: instants de grâce qu'il décrit avec vivacité et une parfaite maîtrise de la matière, animée de taches et de traits rapides et incisifs.

## Orsay ou le bonheur familial, les temps difficiles (1911-1930)

Tarkhoff refuse sèchement la proposition de Vollard qui veut acheter toute sa production future. Il achète une maison à Orsay, dont il a souvent peint la campagne. Toute la famille emménage au « Buisson picard » près de la gare du Guichet, où naît sa fille Hortensia en 1912. Un jardin, des animaux, trois enfants, une jeune femme qu'il peint avec amour : l'idéal tolstoïen, Nature et Paix.

Mais la Guerre de 14-18 et la Révolution russe – à laquelle le couple Tarkhoff adhère – ne facilitent pas les contacts avec le milieu de l'art. Sa carrière ralentit, sa présence dans les Salons se raréfie. La rupture avec sa fille Hortensia déchire la famille. Malade, le peintre meurt en 1930 dans l'isolement et la pauvreté. Le Salon d'Automne rend son dernier hommage à ce fidèle sociétaire en présentant douze de ses toiles, preuve de l'estime dont il bénéficie encore.

## Genève – Moscou – Orsay, de l'oubli à la renaissance d'un nom et d'une œuvre (1980-2014)

Après un long silence, des expositions importantes ressuscitent l'intérêt pour l'œuvre : au Petit Palais de Genève (la collection d'Oscar Ghez), à Moscou (la Galerie Tretiakov), Saint-Pétersbourg, Clermont-Ferrand etc... En Europe, aux États-Unis les œuvres circulent à nouveau. Deux beaux livres font renaître le nom et l'œuvre (**Gaston Diehl**, Genève, 1982 ; **Valentina Byalik**, Moscou, 2006).

En 2014 la ville d'Orsay accueille quelques œuvres choisies, reflets de son amour de la campagne, de sa femme, de ses enfants. Ces œuvres exposées ici pour la première fois, gracieusement, proviennent de la collection particulière d'une famille. C'est l'occasion d'évoquer la mémoire d'un père et d'un grand-père, amateur avisé trop tôt disparu, qui eut il y a près de soixante ans un coup de cœur pour ce peintre alors inconnu.

Juliette Ferdinand Ferno et  
Brigitte Adde

# Retour sur l'hommage d'Orsay à Nicolas Tarkhoff

« Je suis ligoté à Orsay. On m'y soupçonne d'être communiste. Je suis seul assis au bord de la mer et j'attends que le temps change »<sup>15</sup>.



Aquarelle « arbre » de Nicolas Tarkhoff.

## Une initiative avec de belles rencontres à la clef

Au départ de l'aventure une personne qui ne souhaite pas être citée ici se présente à l'élue à la culture, elle a dans sa famille 14 tableaux de Nicolas Tarkhoff, peintre méconnu du grand public, elle souhaite que la ville organise une exposition.

C'est pour la ville l'occasion de reparler de ce peintre qui a vécu 20 ans à Orsay et fait partie du patrimoine artistique et historique de la ville, une place porte son nom<sup>16</sup>.

Cette exposition, « Orsay au temps de Tarkhoff » (10-29 septembre 2014), fut pilotée par le service culturel de la ville avec le concours du service des archives, l'office du tourisme, l'association CHLOÉ (Comité d'histoire locale d'Orsay et ses environs) et des personnes intéressées par Nicolas Tarkhoff. Au cours du projet, M. Abot qui étudie l'œuvre du peintre depuis plus de 25 ans et repère dans les ventes les faux qui circulent, proposa de faire partager son expertise et sa connaissance de la famille Tarkhoff, ayant été le voisin des fils de l'artiste.

On peut rappeler que les tableaux de Nicolas Tarkhoff ont rarement un titre et ont été localisés souvent à postériori. Pour les besoins de l'exposition, les tableaux représentant la ville ou ayant été peints pendant la période Orsay ont été favorisés.

Cet événement fut l'occasion de belles rencontres, chargées d'émotion, pour une famille qui se retrouvait autour des œuvres de ce grand père peintre, dont ils ignoraient avant l'existence parce que les familles ont des passions que la raison a désertées. C'est sans doute le plus beau cadeau de ce travail : des individus de la même famille vont pouvoir retisser les liens familiaux oubliés et en profiter ensemble.

## Un travail de recherches par les archives communales et l'association historique CHLOÉ

Pour le service archives et l'association CHLOÉ d'histoire locale ce fut l'occasion de reprendre les recherches et de les compléter.

Les années du peintre et de sa famille à Orsay incluent celles de la Première Guerre mondiale. Ces peintures sont détachées du conflit mondial, c'est au contraire une période de bonheur et de sérénité. À titre anecdotique, Madame Tarkhoff lors des funérailles d'un mort pour la France avait invectivé le maire de l'époque M. Lapostolle, au cimetière lors des funérailles, en a suivi un procès perdu et une amende.

Cette période donnait aussi l'occasion de parler de la ville à cette époque, et comment les gens y vivaient. Au recensement de 1911, Orsay comptait 2405 habitants, 697 familles, 456 maisons. Pour comparaison, en 2008, on comptait 16 500 hab., 6549 familles, 6917 logements.

Les recherches permirent de retrouver une fille adoptive d'un des fils, actuelle occupante de la maison, de connaître l'existence d'un premier enfant de Jeanne Yvonne Deltreil qui sera l'épouse du peintre - Jean-Baptiste Eugène Albéric Deltreil -, et celle d'un ami de la famille, Alexandre Rognatovsky (1885-1968), russe, enterré avec Jean Tarkhoff.

Il reste des doutes sur le ou les lieu(x) de leur habitation selon les périodes : chemin des cordes, rue du buisson, rue du buisson Picard, rue Aristide Briand.

Au cimetière de la ville, on trouve trois sépultures Tarkhoff : la tombe du peintre et de sa femme, plus loin celle de Boris, un de ses fils, et d'Emilia, sa femme, et enfin celle de Jean Tarkhoff et d'Alexandre Rognatovski qui fut d'abord en fosse commune puis inhumé dans la concession achetée par Jean Tarkhoff.

Il reste encore des questions sur ce que devint cette famille après le décès du peintre. Le départ d'Hortensia, leur fille, et la brouille...

## Orsay au temps de Nicolas Tarkhoff<sup>17</sup>

En 1911, l'habitat d'Orsay se concentre dans le quartier historique. A part le bourg, la population est dispersée en hameaux composés de seulement quelques maisons. Les activités commerciales sont bien présentes et plus importantes qu'aujourd'hui.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la grande exploitation agricole était pratiquée au sud de la commune. Trois grandes fermes se partageaient la partie orcéenne du plateau : Grand Vivier, Courtabœuf et Mondétour. L'autre activité importante sur la commune était liée à l'exploitation de carrières de grès : la plus étendue était celle du Bois Persan, et une autre se trouvait près du domaine de Corbeville.

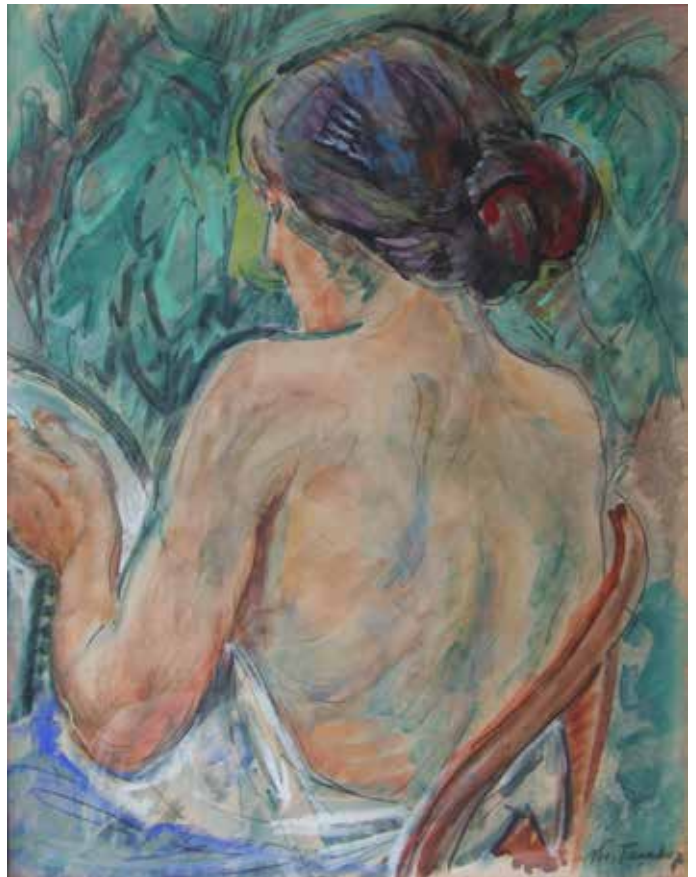
Après la Première Guerre mondiale, la société s'active et le monde change. Les premiers lotissements apparaissent sur des terres vouées auparavant à l'agriculture ou au maraîchage : Mondétour, le Parc d'Orsay, les coteaux de la Troche, etc.



Paysage du Guichet, Orsay, Nicolas Tarkhoff. Collection particulière. Photo : Alain Bianco



Chat à la fenêtre, Nicolas Tarkhoff. Collection particulière.  
Photo : Alain Bianco



Femme de dos, Nicolas Tarkhoff. Collection particulière.  
Photo : Alain Bianco



Hortensia de Nicolas Tarkhoff. Collection particulière. Photo : Alain Bianco



Famille Tarkhoff au Buisson Picard, Orsay. Collection Guy Abot



Paysage Troche, Orsay, Nicolas Tarkhoff. Collection particulière. Photo : Alain Bianco

jamais oubliée ainsi que la mort rapprochée du peintre, coupèrent la famille : les enfants et petits enfants d'Hortensia n'ont jamais connu l'existence de ce grand-père peintre. Hortensia passa pourtant sa vie à Paris dans le 14<sup>ème</sup> arrondissement avec ses enfants, arrondissement où avait vécu le peintre avant Orsay !

### Autour de l'exposition

La famille Tarkhoff vécut notamment dans le quartier du Guichet, chemin des cordes. Pour approcher au mieux le quotidien de cette famille, le trajet qu'elle faisait pour se rendre au centre ville fut reconstitué par 34 cartes postales. Le service des archives et l'association CHLOE ont légendé l'ensemble des vues pour apporter des éléments historiques aux visiteurs, comme celle du préposé de la société des eaux - créée en 1874 à Orsay par le maire Jules Marinier qui voulait fournir de l'eau potable à tous les habitants- qui ouvrait les vannes des concessionnaires pour remplir leurs réservoirs.

Orsay a proposé deux ballades dans la ville sur les traces de la famille Tarkhoff (la maison existe toujours, même si l'environnement n'est plus aussi champêtre) deux conférences et plusieurs visites commentées de l'exposition. Dans le cadre de l'éducation artistique et culturelle, deux classes furent accueillies avec une heure de médiation entre visite et échanges durant la durée de l'exposition. La conférencière a par ailleurs accueilli plusieurs petits groupes d'adultes. Cette exposition et ce travail ont été un tremplin pour appeler les habitants à contribuer à la mémoire collective via le site de la ville ou en venant au service archives. Elle introduisait aussi la participation à la « grande collecte », 25 personnes ont apporté les trésors de leurs archives de famille sur la guerre de 14/18. Et la ville d'Orsay espère bien pouvoir organiser une exposition locale sur le conflit avec tous ces documents et objets.

## Naissance des « Amis de Nicolas Tarkhoff »

À la suite de cette exposition, une association : « les Amis de Nicolas Tarkhoff » s'est créée à l'initiative de membres de la famille Tarkhoff, de chercheurs, de spécialistes de l'œuvre de l'artiste, et de collectionneurs. Elle se donne pour mission de défendre et de promouvoir l'œuvre du peintre Nicolas Tarkhoff en France et à l'étranger, travaille à la constitution d'un fonds d'archives et répertorie l'ensemble de ses œuvres.

Sa commission d'authentification, dite Comité Nicolas Tarkhoff, est destinée à délivrer des avis sur l'authenticité d'œuvres attribuées à l'artiste, notamment pour leur insertion dans le catalogue raisonné en préparation.

Il y aurait matière à une autre exposition Nicolas Tarkhoff, plus importante, l'association a déjà répertorié plusieurs dizaines d'œuvres dans des collections particulières. Chacun de ceux qui ont travaillé sur ce dossier et continuent de le faire sont tout à fait prêts.

**Corine Vazquez**

*Responsable des archives de la commune d'Orsay*

Remerciements à Guy Abot et aux collectionneurs privés pour l'aimable autorisation de publication des reproductions.

## Pour en savoir plus

### Bibliographie

« Généalogie descendante in Orsay d'un village d'antan aux techniques de demain », OMLC, 1986, p.346-347, et remis à jour par le service archives de la ville suite aux recherches et article de Pierre Jacquet sur le peintre dans ce livre

« Tarkhoff un peintre méconnu » in Orsay 999-1999, CHLOE 1998, p. 18-19.

Texte de l'association CHLOE de la plaquette de l'exposition « Orsay au temps de Tarkhoff »

DIEHL Gaston, Nicolas Tarkhoff, éd. : Petit palais de Genève, 1982.

BYALIK Valentina, Nicolas Tarkhoff, Moscou, 2006 - en russe mais lettres en cours de traduction.

### Archives

Actes de décès et de naissance pour Hortensia leur fille et 3<sup>ème</sup> enfant décédé à Paris dans le 14<sup>ème</sup> – service état-civil de la mairie d'Orsay et archives E36, E60

Recensements de population 1911 et 1921 (F3)

Délibérations et compte rendus du conseil municipal 1D8 1911-1925, 1D9 à 22 : 1925-1982 ; 21W20 à 51 : 1983 à 1989

Recherche sur noms de rues : Chemin des cordes, chemin ou sentier de la Pagère, chemin du buisson Picard ; rues Aristide Briand et Rue de Lozère.

### Collections privées ayant permis l'exposition

M. ABOT, 9 œuvres dont 1 huile et 4 dessins et un cliché de la famille Tarkhoff devant leur maison du Buisson Picard en 1915-1916.

Serge ROQUES petit-fils.

Collection familiale de 14 tableaux

Collection de cartes postales anciennes de Mme BRAM

### Contact

Association Les Amis de Nicolas Tarkhoff  
asso.nicolastarkhoff@gmail.com  
38, rue Veuve Aublet 93230 Romainville

### Conférence

10 octobre : « Nicolas Tarkhoff », par Brigitte Adde et Guy Abot  
Salle Michel Caillard  
Archives départementales de l'Essonne

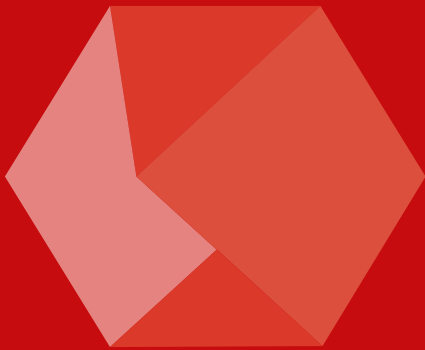
<sup>15</sup> Correspondance de Nicolas Tarkhoff citée dans l'ouvrage en russe de Valentina Byalik, Moscou, « Nicolas Tarkhoff » et reprise dans le texte de l'association CHLOE à l'occasion de l'exposition d'Orsay.

<sup>16</sup> Voir bibliographie

<sup>17</sup> Encadré reprenant très partiellement le texte de l'association CHLOE à l'occasion de l'exposition.

<sup>18</sup> Nicolas Tarkhoff légitimera cet enfant lors de son mariage en 1905.

<sup>19</sup> Aujourd'hui consultable aux Archives départementales de l'Essonne



Installée à Chamarande depuis 1999, la Direction des archives et du patrimoine mobilier de l'Essonne (DAPM) conserve :

- > les documents provenant des anciennes Archives départementales de Seine-et-Oise et concernant le département de l'Essonne,
- > les archives publiques versées depuis par tous les services de l'État et du Conseil général de l'Essonne présents sur le territoire essonnien et par les collectivités locales,
- > des archives privées présentant un intérêt pour l'histoire du département et une importante documentation relative au patrimoine mobilier.

Elle a pour missions principales de :

- > collecter les archives publiques des administrations et établissements publics existant dans le département et les archives privées présentant un intérêt historique,
- > conserver, classer et communiquer ces fonds,
- > contrôler le patrimoine mobilier protégé au titre des monuments historiques et repérer les œuvres non protégées, accueillir et orienter le public dans ses recherches en salle de lecture ou à distance,
- > valoriser les archives et le patrimoine mobilier par des publications, expositions ou animations.

La consultation en salle de lecture est gratuite et ouverte à tous, après inscription (présentation d'une carte d'identité en cours de validité avec photographie). Le personnel de la salle de lecture vous oriente et vous aide dans vos recherches.



**Direction des archives  
et du patrimoine mobilier**  
Domaine départemental de Chamarande  
38 Rue du Commandant Arnoux  
91730 Chamarande

**01 69 27 14 14**  
archi91@cg91.fr